

Exemplier de la conférence « **Paroles de lecteur : Meursault contre-enquête de Kamel Daoud : perplexité et perversité à l'œuvre** »

Les références de la pagination sont prises dans l'édition Babel.

Le démantèlement du roman de Camus

-« *ce bras qui venait de briser l'équilibre des choses* »(86)/ *»J'avais compris que j'avais détruit l'équilibre du jour* »

-« *ce furent comme deux coups frappés à la porte de la délivrance* » (95)/ *»C'était comme deux coups brefs que je frappais à la porte du malheur* »

-« *Donc l'histoire de ce meurtre ne commence pas avec la fameuse phrase " Aujourd'hui maman est morte ", mais avec ce que personne n'a jamais entendu, c'est-à-dire ce que mon frère Moussa a dit à ma mère avant de sortir ce jour-là : "je rentrerai plus tôt que d'habitude"* »(20)

-« *s'il appelle mon frère l'Arabe, c'est pour le tuer comme on tue le temps, en se promenant sans but.* »(23)

-« *Est-ce que ton héros a menti sur ses propres origines ? Je crois que oui. Cela expliquerait son indifférence légendaire et sa froideur impossible dans un pays inondé de soleil et de figuiers* »(42)

-« *Ce qui est inexplicable, ce n'est pas uniquement le meurtre mais aussi la vie de cet homme. C'est un cadavre qui décrit magnifiquement les lumières de ce pays, mais coincé dans un au-delà sans dieux ni enfers. Rien que la routine éblouissante* »(73)

-« *Ton héros parle avec tant de détails de cet enterrement (celui de sa mère), qu'il semble vouloir passer du compte-rendu à la fable. On dirait une reconstruction faite main, pas une confidence.*»(42)

-« *Avait-il besoin d'inventer une histoire aussi improbable que celle d'une pute maquée que son frère voulait venger ?[...] Je crois davantage à la volonté d'un esprit tordu qui a campé des rôles abstraits. La terre de ce pays sous la forme de deux femmes imaginaires : la fameuse Marie, élevée dans la serre d'une innocence impossible, et la prétendue sœur de Moussa/Zoudj, lointaine figure de nos terres labourées par les clients et les passants.* »(72)

« *Je me suis toujours dit que le malentendu provenait de là : un crime philosophique attribué à ce qui, en fait, ne fut rien d'autre qu'un règlement de comptes ayant dégénéré.* » (29)

Perplexité et perversité, brouillages et renversements. La prégnance du contexte énonciatif

« *Je reconnais à ton héros le talent d'inventer une tragédie à partir d'un bout de journal et de raviver l'esprit fou d'un empereur à partir d'un incendie, mais je t'avoue que, là, il m'a déçu* » (25)

« *Je me dis qu'il devait en avoir marre de tourner en rond dans un pays qui ne voulait pas de lui ni mort ni vivant. Le meurtre qu'il a commis semble celui d'un amant déçu par une terre qu'il ne peut posséder. Comme il a dû souffrir, le pauvre ! Etre l'enfant d'un lieu qui ne vous a pas donné naissance.* » (13)

« *Dès que sa mère est morte, cet homme, le meurtrier, n'a plus de pays et tombe dans l'oisiveté et dans l'absurde.* »(14)

« Camus ne croyait pas si bien dire en me parlant en 1950 de mythe à propos de L'Étranger : Meursault, c'est le mythe de l'Européen d'Algérie, étranger dans sa terre natale et vivant en toute innocence un terrible malentendu » (Jean Sénac)

« Peut-être la bonne question, après tout, est-elle la suivante : que faisait ton héros sur cette plage ? Pas uniquement ce jour-là, mais depuis si longtemps ! Depuis un siècle pour être franc » (73)

« Du meurtrier, nous ne savions rien. Il était el-roumi, "l'étranger". Des gens du quartier avaient montré à ma mère sa photo dans un journal, mais pour nous, il était l'incarnation de tous les colons devenus obèses après tant de récoltes volées. On ne lui trouva rien de particulier sauf sa cigarette coincée entre les lèvres et on oublia aussitôt ses traits pour les confondre avec ceux de tous les siens. »(44)

« Si tu m'avais rencontré il y a des décennies, je t'aurais servi la version de la prostituée/terre algérienne et du colon qui en abuse par viols et violences répétés. Mais j'ai pris de la distance » (72)

« Arabe, je ne me suis jamais senti arabe, tu sais. C'est comme la négritude qui n'existe que par le regard du Blanc » (70)

« Une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France, me paraît préférable, sans comparaison possible au regard de la simple justice, à une Algérie reliée à un empire d'islam qui ne réaliserait à l'intention des peuples arabes qu'une addition de misères et de souffrances et qui arracherait le peuple français à sa patrie naturelle » A. Camus, Essais, Pléiade, édition de 1965, p. 901.

« Ils sont des milliers, crois-moi. A traîner la patte depuis l'Indépendance. A déambuler sur des plages, à enterrer des mères mortes et à regarder dehors pendant des heures depuis leur balcon. Putain ! Ce bar me rappelle parfois l'asile de la mère de ton Meursault : même silence, même vieillissement discret et mêmes rites de fin de vie. » (36)

« On n'a pas bougé d'un millimètre en un an et quatre révolutions voisines. Un pays ridé, de dentiers, de rêve sans sexe ni élan. Un pays où les soucis sont ceux des vieux. [...] Une idéologie de vieux : le but de l'Etat n'est pas de marcher sur la lune mais d'immobiliser le peuple, le faire s'asseoir, lui donner une immense mosquée et baisser la lumière et les bruits pour qu'il s'enfonce lentement dans l'au-delà. » Kamel Daoud, chronique parue le 10 décembre 2011 dans Oran républicain, repris dans Mes indépendances, Actes Sud, 2017.

« J'ai, depuis des décennies du haut de mon balcon, vu ce peuple se tuer, se relever, attendre longuement, hésiter entre les horaires de son propre départ, faire des dénégations avec la tête, se parler à lui-même, fouiller ses poches avec panique comme un voyageur qui doute, regarder le ciel en guise de montre, puis succomber à d'étranges vénération pour creuser un trou et s'y allonger afin de rencontrer plus vite son Dieu. » (61)

« La religion est pour moi un transport collectif que je ne prends pas. J'aime aller vers ce Dieu, à pied s'il le faut, mais pas en voyage organisé. Je déteste les vendredis depuis l'Indépendance. »(76)

« Quant à moi, je n'aime pas ce qui s'élève vers le ciel, mais seulement ce qui partage la gravité. J'ose le dire, j'ai en horreur les religions. Toutes ! Car elles faussent le poids du monde. »(79)

« L'absurde est un devoir quand on a le Coran et un récit national qui pèsent trop lourd. On part de l'absurde pour construire du sens ; tandis que ceux qui partent du sens, ceux qui pensent détenir la vérité, finiront toujours dans l'absurde. » Kamel Daoud, interview accordée à Alice Kaplan pour Contreligne. www.contreligne.eu/2014/06/kamel-daoud

Paroles de lecteur, du délire à la jubilation du dire

« Plus je gagnais en assurance dans ma lecture, plus je pris l'habitude de transformer le contenu de l'article et me mis à enjoliver le récit de la mort de Moussa. [...] Tu devines tout le génie qu'il a fallu pour transformer un fait divers de deux paragraphes en une tragédie décrivant la scène et la fameuses plage, grain par grain. [...] J'ai mis tout ce que je pouvais entre les lignes de ces brèves de journal, j'ai gonflé leur volume pour en faire un cosmos. M'ma a eu droit à toute la reconstitution imaginaire du crime, la couleur du ciel, les circonstances, les répliques entre la victime et son assassin, l'atmosphère du tribunal, les hypothèses des policiers, les ruses du maquereau et des autres témoins, le plaidoyer des avocats... Enfin, j'en parle ainsi, mais à l'époque, c'était un désordre indescriptible, une sorte de Mille et une nuits du mensonge et de l'infamie. »(130-131)

« Les livres et la langue de ton héros me donnèrent progressivement la possibilité de nommer autrement les choses et d'ordonner le monde avec mes propres mots. » (47)

« Je voudrais posséder la langue qui me permet de posséder le monde en le réordonnant à ma manière » K. Daoud, La grande Librairie, 16 février 2017.

« Je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Les mots du meurtrier sont mon bien vacant. » (12)

« Cela fait des années que je t'attends et si je ne peux pas écrire mon livre, je peux au moins te le raconter, non ? Un homme qui boit rêve toujours d'un homme qui écoute. [...] Une langue se boit et se parle, et un jour elle vous possède. »(16-17)

« Je vais te résumer l'histoire avant de te la raconter : un homme qui sait écrire tue un Arabe qui n'a même pas de nom ce jour-là -comme s'il l'avait laissé accroché à un clou en entant dans le décor - puis se met à expliquer que c'est la faute à Dieu qui n'existe pas et à cause de ce qu'il vient de comprendre sous le soleil et parce que le sel de la mer l'oblige à fermer les yeux. » (15)

« Etrange histoire, non ? Récapitulons : on a là des aveux, écrits à la première personne, sans qu'on ait rien d'autre pour inculper Meursault ; sa mère n'a jamais existé et encore moins pour lui ; Moussa est un Arabe que l'on peut remplacer par mille autres de son espèce, ou même par un corbeau ou un roseau, ou que sais-je encore ; la plage a disparu sous les traces de pas ou les constructions de béton ; il n'y a pas eu de témoin sauf un astre - le Soleil ; les plaignants étaient des illettrés qui ont changé de ville ; et enfin, le procès a été une mascarade, un vice de colons désœuvrés. Que faire d'un homme que vous rencontrez sur une île déserte et qui vous dit qu'il a tué, la veille, un Vendredi ? Rien. »(58-59)

« Reprenons. Il faut toujours reprendre et revenir aux fondamentaux. Un Français tue un Arabe allongé sur une plage déserte. Il est quatorze heures, c'est l'été 1942. Cinq coups de feu suivis d'un procès. L'assassin est condamné à mort pour avoir mal enterré sa mère et avoir parlé d'elle avec une trop grande indifférence. Techniquement, le meurtre est dû au soleil ou à de l'oisiveté pure. Sur la demande d'un proxénète nommé Raymond et qui en veut à une pute, ton héros écrit une lettre de menace, l'histoire dégénère puis semble se résoudre par un meurtre. L'Arabe est tué parce que l'assassin croit qu'il veut venger la prostituée, ou peut-être parce qu'il ose insolemment faire la sieste. Cela te déstabilise, hein, que je résume ainsi ton livre ? C'est pourtant la vérité nue. Tout le reste n'est que fioritures dues au génie de ton écrivain. » (82)

« Aujourd'hui, comme c'était déjà le cas il y a quelques années, lorsque je fais mes comptes et trace mes colonnes, je reste un peu surpris. D'abord la plage n'existe pas réellement, ensuite la prétendue sœur de Moussa est une allégorie, ou simplement une excuse minable de dernière minute, et enfin les témoins : un à un, ils se révéleront des pseudonymes, des souvenirs ou des gens qui ont fui après le crime. Dans la liste, il ne reste que deux couples, et un orphelin. Ton Meursault et sa mère d'une

part, M'ma et Moussa de l'autre ; et, au beau milieu, ne sachant être le fils d'aucun des deux, moi assis dans ce bar à essayer de retenir ton attention. »(74)

« Mon histoire te convient-elle ? C'est tout ce que je peux t'offrir. C'est ma parole, à prendre ou à laisser. »(153)

« Le dernier jour de la vie d'un homme n'existe pas. Hors des livres qui racontent, point de salut, que des bulles de savon qui éclatent. C'est ce qui prouve le mieux notre condition absurde, cher ami : personne n'a droit à un dernier jour, mais seulement à une interruption accidentelle de la vie. » (34)

« Allongé à même le sol de la cour, je me suis fabriqué une nuit plus dense en fermant les yeux. En les rouvrant, je vis, je m'en souviens, encore plus d'étoiles dans le ciel et je sus que j'étais piégé dans un plus grand rêve, un déni plus gigantesque, celui d'un autre être qui fermait toujours ses yeux et qui ne voulait rien voir, comme moi. »(96)